Pour se défendre contre la chaleur

A LA MAISON

Ouvrez grandes toutes les fenêtres et toutes les fenêtres et toutes les persiennes la nuit. Fermez tout le jour, persiennes et fenêtres, sauf une petite fente entre les deux battants ,l'un étant retenu sur l'autre par l'espagnolette tournée en travers.

Cette fente suffira parfaitement à l'aération, surtout si des fenêtres sont ainsi entr'ouvertes sur des façades opposées.

Si vous ouvrez les fenêtres toutes grandes même avec les persiennes fermées la chaleur entre et vous réalisez la même température au dedans que dehors. Avec les précautions indiquées on peut au contraire, maintenir une différence de dix degrés centigrades à l'intérieur et l'extérieur.

S'il fait encore trop chaud le soir pour pour vous endormir, mettez pour tout vêtement au lit une chemise roulée autour du corps de façon à couvrir, le bas-ventre, le et les reins. Ce sont les seules parties qui craignent le refroidissement, quand il fait chaud. Au fur et à mesure que la nuit se rafraîchit, couvrez-vous d'abord avec un drap seulement puis avec une couverture sur les pieds et les jambes.

LES BOISSONS

On évapore beaucoup d'eau en temps de chaleur: par le poumon et par la peau. Il faut la remplacer, sans crainte la transpiration, qui est peu dangereuse, pour éviter de réduire le volume des ruines, réduction qui ne serait pas sans inconvénient.

Le type des boissons saines et rafraîchissantes est le jus de fruits et acides sucrés, étendu de beaucoup d'eau (orangeade, citronade, coco, etc...)

Comme succédané économique de ces jus frais, on peut mettre en réserve dans un litre 250 gr. de sucre cristalisé, avec 1/2 litre de cidre de vin assez épais et coloré (vin du midi) et 1/4 de litre de vinaigre non aromatisé. Pour l'usage, étendre de beaucoup d'eau et si l'on veut d'un peu d'eau de Seltz.

On peut boire autant qu'on veut de cette boisson en été pourvu qu'on boive au moins une heure avant un repas et au moins 4 h. après. Si on boit abondamment au repas ou peu après pendant la digestion, on s'expose à des troubles qui peuvent être fort désagréables.

Au repas, un ou deux verre bus par petites gorgées, principalement à la fin doivent suffire.

Pour ne pas avoir la tentation de trop boire au repas, le mieux est de boire à discrétion une heure avant.

A L'USINE

Bien entendu tout ce que concerne les persiennes, fenêtres et boisson s'applique aussi bien à l'usine qu'à domicile. Toutefois l'usine comporte souvent de vastes vitrages par où les rayons solaires ou au moins la chaleur réfléchie du ciel entrent abondamment.

Il est excellent de les garnir de rideaux si l'on peut ou au moins de les peindre avec un badigeon bleu ou violet intense; transparent, plutôt qu'opaque. On arrête ainsi une grande partie des rayons calorifiques.

L'air chaud est encore plus pénibles à supporter s'il est humide ou immobile. On supprimera donc toutes les causes d'humidité inutiles et on agitera l'air si on le peut, au moyens de ventilateurs électriques.

Ils sont faciles à installer partout et leur consommation d'électricité est modique par rapport au bien être très grand qu'ils procurent, Mais ce qui intéresse le plus les ouvriers de l'usine, ce qui peut le mieux les défendre contre la chaleur, c'est une modification intelligente de leur costume de travail. Rien ne les soulagerait davantage que d'exposer à l'air et à l'évaporation libre la plus grande surface possible de leur peau. Le costume idéal serait celui qui a été adopté por presque tous les sports de l'un et l'autre sexe : une sorte de maillot non collant, très lâche au contraire, en toile quelconque lavable, très décolleté, aussi court que possible de manches et de jambes. La pudeur n'empêche pas les jeunes gens et les jeunes filles de revêtir ce costume pour courir des courses ou pour jouer au football devant des milliers de personnes et leur santé n'en a jamais subi le moindre inconvénient. Pourquoi ne le revêtiraient-ils pas pour travailler les uns devant les autres ? Pourquoi craindraient-ils des refroidissedissements chimériques, contre lesquels ils peuvent s'assurer d'ailleurs, au moins au début, avec des ceintures ou des châles mis et enlevés selon le besoin ?

Remarquez que cette modification intelligente du costume ne serait pas seulement utile au bien être de l'ouvrier mais qu'il serait souvent extrêmement avantageux au portemonnaie du patron. On ne travaille pas toujours à la tâche et il y a un grand remède contre la chaleur, c'est de ne rien faire ou presque.

Allons, quel est le premier syndicat progressiste qui revendiquera le maillot comme vêtement de travail, avec col, bras et jambes nus ?

Que, est le premier patron intelligent qui offrira des maillots à son personnel plutôt que de le laisser transpirer à ne rien faire?

A qui le tour, de ces messieurs ?

FLORENTIN LECLERC.

LE CINÉMA

« Charlot » est-il triste ?

« CHARLOT » est-il triste ? Cette question paraîtra étrange à tous ceux qui ont vu, sur l'écran du cinéma, le grand comique développé sa fantaisie avec le talent burlesque qui a fait son succès à travers le monde, c'est la question que soulève un romancier anglais, M. THOMAS BURKE, qui a beaucoup connu CHARLIE-CHAPLIN et qui le décrit comme un personnage presque attristé par le succès de fou rire qu'il a soulevé depuis quelques années.

Voici la description que donne le romancier anglais du « CHARLOT » vu à la ville : « Une figure délicate, de petits pieds et des mains aussi fines que celles d'une femme, des cheveux grisonnants sur une face nerveuse et colorée. Dans la conversation, les mains blanches s'agitent fébrilement et les yeux clignotent ; le corps est en perpétuel mouvement ; la tête remue sans cesse d'avant en arrière pendant que CHARLIE-CHAPLIN parle, d'une voix étonnamment douce et chantante ».

Mais ce n'est pas la physionomie qui sépare seulement le véritable CHARLIE-CHAPLIN du « CHARLOT » du cinéma, c'est le caractère. « CHARLOT » a vécu, durant son enfance et sa jeunesse, des années tristes, il est né ce que l'on ne sait pas en France, à FONTAINEBLEAU en 1890 et il a vécu en Angleterre, à LONDRES notamment, pendant sa première jeunesse. Il fit ensuite partie d'une troupe théâtrale qui, organisant des tournées en province, CHARLIE-CHAPLIN souffrait de se trouver dans le milieu misérable des comédiens ambulants. Il connut, à cette époque, toutes les humiliations d'un jeune homme, plein d'ambition et d'intelligence gagnant difficilement sa vie, s'efforçant d'amuser des spectateurs villageois. CHARLIE-CHAPLIN n'a gardé aucune reconnaissance à l'Angleterre de la médiocrité de ses années de jeunesse. Dans la conversation, il la compare à une « marâtre au cœur dur » on sera peut-être surpris d'apprendre que le comique « CHARLOT » est une espèce de philosophe social qui a beaucoup médité. Il est curieux de l'écouter :

« Je me sens, dit-il, comme étouffé en Angleterre. Tout apparaît si dur, si conventionnel dans ce pays. Combien est différente l'Amérique ! Lorsque j'y suis arrivé, on m'a dit : « Que savez-vous faire ? De quoi êtes-vous capable? et l'on ne m'a pas demandé à quelle catégorie sociale j'appartenais ».

Vous voyez qu'il y a de la mélancolie dans le caractère de CHARLIE CHAPLIN.

C'est qu'au fond de lui-même, « CHARLOT » n'est pas gai. Le rôle qu'il a créé au cinéma est une pure création d'artiste. Il raconte qu'il a imaginé de composer un personnage dont tous les actes ne seraient qu'une perpétuelle déception vis-à-vis de ses propres intentions. « CHARLOT » voudrait être un Monsieur élégant et il parvient qu'à être ridicule ;il voudrait être ingénieux, un spirituel et il est toujours maladroit et risible. Quant il est amoureux, au lieu d'une jolie fille qu'il a rêvé de rencontrer, c'est une marâtre qu'il trouve sur son chemin. C'est un bâtisseur de châteaux en Espagne poursuivant toujours de grandes entreprises et tombant dans les aventures les plus ridicules. « CHARLOT » accomplit tout cela avec le sérieux et la gravité d'un pauvre garçon qui garde ses illusions, c'est un clown solennel assez proche parent de DON QUICHOTE, de POLICHINELLE et de TARTARIN.

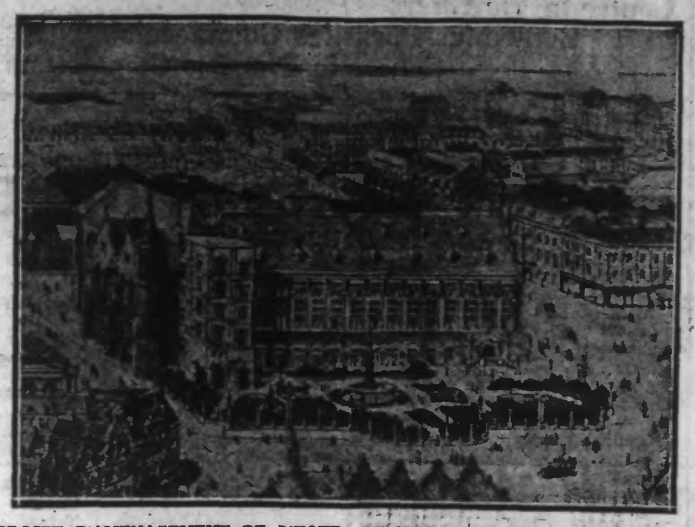
Au demeurant, CHARLIE CHAPLIN est un garçon sans prétention, son meilleur plaisir est de passer ses soirées chez lui en compagnie de quelques bons amis parmi les livres ; il affectionne particulièrement ceux qui traitent la philosophie, de sciences historique et économique. Il est fou de musique ; ses goûts sont sont modestes et bien qu'il dispose de revenus considérables, il n'en dépense que peu et partage cordialement ses biens avec son frère SYDNEY. Il passe ses journées dans le travail, s'appliquant toujours à perfectionner son personnage déjà légendaire.

Telle est la silhouette assez inattendue que trace du populaire « CHARLOT », M. THOMAS BURKE. Attendrissons-nous donc sur la tristesse de « CHARLOT », philosophe et misanthrope.

Mais n'oublions pas que c'est un romancier qui nous raconte tout cela !

La Renaissance de Lille

CE QUE SERA DEMAIN L'ANCIEN PALAIS RIHOUR ?



PROJET D'AMENAGEMENT DE L'HOTEL DE VILLE, PAR MM. SCRIVE-LOYER, BOURDEIX ET FRANQUET

Ces jours-ci, des détonations ont ému les habitants du centre de la ville ; s'étaient les restes ruinés de l'ancien Hôtel de Ville qui sautaient. On déblaie, en effet, en hâte, les débris du Palais-Rihour. Mais la cour en est encore jonchée en partie et déjà le plan de l'ancien hôtel des ducs de Bourgogne est exposé en vitrine. Demain, la gracieuse construction, copie du monument primitif, sera vraisemblablement adoptée par la municipalité. Le monument sera entouré d'un parc rappelant le « Sablon » de Bruxelles, autour duquel seront érigées des statues représentant les corporations. Le monument lui-même, avec son fronton reconstitué de l'ancienne salle de l'horloge à quoi sera-t-il destiné ? Bibliothèque municipale, musée d'art lillois ? peut-être les deux ? Saluons, en attendant, cet effort qui marque une volonté agissante dans un sens rationnel, et dont le résultat serait de rendre à notre ville si négligée avant la guerre un peu de sa beauté ancienne.

SPITZ

C'est dans notre ferme, un soir de petite pluie. Avec ma lanterne, je vais pour détacher mon chien Spitz, quand près du tonneau qui lui sert de niche, plus de Spitz : sa chaîne par terre, son collier détaché ! Le rossard, il a pris la fuite !... Ou plutôt non, s'il n'est plus là, c'est que des voleurs m'ont pris mon gardien.

Comme toujours, quand je suis ennuyé, je pense d'abord à ma femme :

— Marie !... Marie !...

Et furieux parce qu'elle n'est pas encore là :

— Marie, nom de nom, viens donc, on a volé Spitz !

— Comment, volé Spitz, répond Marie, qui a lâché tout, ce n'est pas possible !

— Pas possible ! Eh bien, regarde.

Docilement, puisque je le lui dis, Marie s'agenouille pour regarder dans la niche, y pousse la lanterne, s'y enfonce elle-même à moitié.

— Non, Spitz n'est plus là, fait Marie, dans le creux du tonneau.

— Je le sais bien... Voilà quatre heures que je te le répète. Mais où est-il ? Peux-tu me le dire ? Penses-tu le trouver dans ce tonneau ?

— Voyons, ne te fâche pas. Je réfléchis.

— Tant que tu veux, Marie, mais si tu avais rentré Spitz plus tôt...

Je m'arrête à temps, car c'est moi qui rentre Spitz tous les soirs.

Puis je laisse Marie réfléchir, car ses conseils sont bons.

— Ecoute, dit-elle, des nomades ont passé, il n'y a pas longtemps. Ils ne doivent pas être loin. Ces gens-là, tu sais, ont toujours besoin de chiens.

— Juste, Marie, ce que je pensais. Je les ai vus. Je cours les rattraper et s'ils ont pris Spitz, gare !

Je suis déjà sur la route, je tourne à gauche.

— Pas par là, me crie Marie. Ils sont allés à droite.

— Mais oui... je sais bien.

Et quand elle ne peut plus me voir, je tourne par où elle m'a dit.

Sous les arbres, la chaussée s'est faite toute noire exprès, et le vent dans la pluie cherche à souffler ma lanterne. Comment distinguer une roulotte là-dedans! Heureusement que je connais, cette route.

Fox, mon autre chien, m'accompagne. Je l'aime moins que Spitz. Je l'ai pris pour qu'il m'aide, je l'excite :

— Cherche, Fox, cherche.

Mais que faire avec des imbéciles, de cette trempe. Il ne comprend pas et tantôt me ramène une brindille, tantôt plus bêtement une pierre. Ah! si c'était Spitz !... et vlan ! un coup de pied, puisqu'il n'est pas Spitz.

Par moment, j'appelle :

— Spitz !... Spitz...

Pas trop fort, pourtant, car les autres pourraient m'entendre et il ne faut pas qu'on sache qu'on m'a volé mon chien.

Devant sa maison, Benoît, un voisin, a reconnu ma lanterne :

— Hé ! Monsieur.

— De quoi se mêle-t-il, ce paysan ? Je ne réponds pas.

— Hé ! Monsieur. Vous faites une promenade ?

— Oui, dis-je, très rogue, il fait beau.

— Vous trouvez ? Mais il pleut.

— Beau quand même, Benoît.

Puis, je me radoucis :

— Dites donc, Benoît, avez-vous vu tout à l'heure cette roulotte ? Elle était drôle, n'est ce pas ?

— Une roulotte, dit Benoît, quelle roulotte ? Il en passe tant.

— Une verte, dis-je, sans savoir, avec des chiens...

— Des chiens, elles en ont toutes. Pourtant, oui, j'en ai vu une, il y a cinq minutes. Avez vous besoin de ces gens ?

— Oh ! non, Benoît, ce que j'en dis... Il y a cinq minutes, n'est-ce pas ?

— Ou un heure, fait Benoît.

— Et ils allaient par là ?

— Oui, dit Benoît, par là.

— Eh bien, bonsoir, Benoît.

Tant pis s'il me voit courir.

Bientôt, je perçois devant moi le craquement d'une charrette qui roule, puis je la devine tout près, dans le noir. Attention ! Je m'avance à sa hauteur et, avec tout ce que je puis de ma lanterne, je la tire hors de l'ombre. C'est bien une roulotte ; peinte en rouge ; derrière, la femme qui pousse ; devant, l'homme qui fait le cheval ; et courant de l'un à l'autre, quelque chose d'obscur, un chien, grand comme Spitz, mais qui n'est pas Spitz, puisque Spitz est noir et celui-ci tout jaune.

— Eh bien, quoi ?

Voyant qu'on l'espionnait, l'homme s'est arrêté, agressif. Il reconnaît alors le Monsieur qui lui laisse prendre de l'eau à son puits et devient aimable. Il touche sa casquette. Sa femme, qui ne pousse plus, sourit de confiance.

— Bonsoir, Monsieur.

— Ah! bonsoir ! Je regardais votre chien. Il est beau.

— Oui, dit il, j'en ai deux. L'autre tire sous la voiture. Là, regardez.

Je me penche entre les roues et, avec ma lanterne, je tâche d'y voir.

— Mais elle est jaune, cette bête !

Furieux, je les plante là et retourne à la maison.

Dès qu'elle me revoit :

— Eh bien, s'inquiète Marie, et Spitz ?

— Toi, Marie,fiche-moi la paix. Et quand tu te mêleras encore de m'envoyer au diable, derrière une roulotte !...

Mauvaise journée : Marie retient sa langue.

Le lendemain, Marie, qui s'est levée trois fois, parce qu'elle croyait entendre Spitz, sort de son lit pour de bon. Je me réveille.

— Bonjour, fait-elle, tu as bien dormi ?

— Moi, Marie, pas fermé l'œil.

Et je m'habille au plus vite, parce que Spitz pourrait être revenu pendant la nuit.

Comme d'habitude, je lui prépare ses tranches de seigle et fais avec son écuelle le bruit du déjeuner qu'il connaît bien. J'appelle :

— Spitz ! Spitz !

Mais pas plus de Spitz qu'hier, ni aussi loin que je puisse voir, ni dans la bruyère où je lance Fox, ni même au village où, comme par hasard, je vais dire bonjour à son ancien maître.

Marie, qui me voit triste, n'ose rien dire.

A midi, sans grand espoir, je retourne à la niche. Et qu'est-ce que je vois ? Sous ma meule de bois, des branches qui bougent, un museau qui sort, Spitz qui pousse la tête, Spitz tout entier, mais un Spitz coupable, un vagabond qui n'a pas été volé et rentre, honteux d'avoir fait de la peine à son maître. Ah ! le rossard, ce qu'il va me payer ça !

Spitz arrive en rampant avec de petits signes dans la queue pour que je pardonne. A trois pas, il se couche et, ventre en l'air.

Un bâton que je ramasse ne me paraît pas assez lourd, je soulève une bûche... attend que je frappe.

Mais je veux qu'il vienne tout près, à mes pieds.

— Ici, Spitz... ici

Je lui montre place avec ma bûche et, quand il y est, Spitz me saute aux épaules et l'embrasse de tout cœur mon bon chien...

Longtemps après, j'appelle Marie :

— Marie, quand tu auras une minute, viens donc voir, j'ai retrouvé Spitz !

André BAILLON.

LA MODE

Les Robes de dentelle

Avec le soleil de juin, c'est l'envol des toilettes légères, des linons diaphanes, des des pages entières pour énumérer tous les tissus floconneux offerts à nos convoitises; cerpella, floconna, linetta, linagrège, etc., etc. toutes étoffes qui frissonnent au moindre souffle et qui servent à organiser mille fantaisies charmantes.

L'organdi a acquis déjà une trop grande vogue pour que je me permette de le citer aujourd'hui encore comme nouveauté de la saison. Je me contenterai d'insister sur le rôle important que donne la mode actuelle à la dentelle. Celle-ci constitue en effet des robes entières, qu'elle soit blanche ou teinte. Souvent combinée à du crêpe uni, elle le recouvre comme d'un voilage ou le garnit de lés, de tuniques, de manches, d'un dos flottant, d'une berthe ; parfois au contraire, elle semble former le fond d'une robe agrémentée de [illegible] d'une ceinture en crêpe. Pour lui donner un aspect en relief, on le rebrode de lacets, de rubans ou même de perles, et l'ensemble est délicieux.

Mieux que des détails, les photographies que nous publions aujourd'hui donneront une idée de l'emploi de la dentelle.

La première robe est en crêpe Georgette blanc. Ne cherchez pas les manches : le corsage n'en possède pas. Trois volants de dentelle recouvrent la jupe, tandis que la ceinture drapée s'orne d'une soufle de fleurs de soie ; l'autre en crêpe également est totalement voilée d'une dentelle vert amande, découpée en pans, des lacets de soie de même teinte forment l'encolure, après s'être entrecroisés sur les épaules, quelques uns s'en détachent et sont retenus à la taille pour flotter gracieusement der-

rière, une large ceinture en crêpe vert amande enserre les branches.

Ces combinaisons de crêpe et de dentelle sont exquises ; mais, elles sont certainement moins baroques que cette innovation très amusante d'ailleurs : des volants et

des franges de paille ornant les robes nouvelles ; c'est une paille travaillée qui scintille à la lumière comme des pierres précieuses.

Si vous voulez, chères lectrices, vous offrir ce luxe, n'oubliez pas, je vous assure, de demander d'abord conseil à votre bourse.

COUSINE MADELEINE.

Avant l'Ouverture de la Pêche

LA TRUITE

D'après La Blanchère, la famille des Salmonidés (quatrième famille de l'ordre des Malacoptérygiens abdominaux) comporte dix genres : le lavaret ou féra, le houting, l'ombre commun, l'éperlan, l'ombre chevalier, le saumon (Salmo Salar), les autres saumons, la truite des lacs, la truite de mer, la truite commune.

C'est de cette dernière seule que je parlerai aujourd'hui.

Le truite commune fraye en hiver, vers novembre et décembre, sur les graviers. La femelle pond de 1.000 à 2.000 œufs par kilo de poids ; cela a l'air énorme à qui connaît mal la fécondité des poissons. En fait, c'est fort peu : cinquante à cent fois moins qu'une carpe. En eaux libres, les causes de destruction des œufs et alevins sont multiples, et la proportion des truites qui peuvent devenir adultes est infime par rapport au nombre d'œufs pondus.

Les œufs, déposés sur le gravier, dans un sillon creusé par la queue de la mère, sont fécondés d'une manière fort irrégulière par les jeunes mâles affolés tant par l'acte érotique du déversement de la laitance que par le danger permanent que leur fait courir la forte mâchoire de la plus grosse femelle. Fécondés ou non, beaucoup d'œufs sont susceptibles soit d'être dévorés par divers animaux, soit abîmés ou mis à sec à la suite de mouvements d'eaux. Les œufs sauvés donnent naissance à des alevins absolument sans défense tant qu'ils n'ont pas résorbé leur vésicule abdominale : ils ne peuvent même pas fuir devant les nombreux ennemis qui recherchent au fond cette proie facile. Et les truites adultes elles-mêmes croquent volontiers leurs enfants pour « leur » conserver père et mère !

Ces multiples causes de destruction sont telles qu'une rivière normalement pêchée s'appauvrit si sa population aquatique n'a pas l'appoint d'un alevinage méthodique, d'un réempoissonnement par truitelles écloses et élevées en laboratoire jusqu'à une certaine taille.

Et puis, dans aucune rivière à truites on ne devrait laisser pêcher aux araignées, aux verveux, aux lignes de fond, encore moins à la main et aux autres procédés pires encore qu'emploient ces tripouilles de braconniers.

Aux termes de la loi française, la pêche de la truite est fermée du 20 octobre exclusivement au 31 janvier inclusivement ; mais c'est là une période d'interdiction minima, et les préfets sont en droit, après avoir pris avis des conseils généraux, de retarder la date d'ouverture. En fait, cette dernière, dans plusieurs départements, est reportée à environ deux mois plus tard. J'ajoute que dans certaines régions, notamment au nord de Paris, cette mesure est parfaitement justifiée parce que la ponte y est tardive et qu'il est sage de laisser le poisson se reposer des fatigues du frai.

La truite commune vit dans les eaux fraîches, rapides, aérées. C'est un poisson bien proportionné comme forme, vif, adroit et d'une grande vitesse de nage ; ses flancs sont tachetés de points rouges ; sa gueule, qui s'ouvre largement en découvrant des dents nombreuses et aiguës, indique a priori que la truite est un carnassier redoutable.

Cependant, si la truite engloutit volontiers des poissons vivants plus petits qu'elle, comme le fait le brochet, elle n'est pas comme ce dernier uniquement ichtyophage. La truite est une gourmande qui varie ses menus : larves, vers et surtout insectes sont ses mets préférés.

Les pêcheurs à la ligne, au courant des goûts de la truite, emploient donc quatre procédés pour essayer de la capturer : pêche au vif (ou à ses imitations, comme le devon), aux larves (plus communément au porte-bois ou à l'astic), aux vers de terre, aux insectes ailés (mouches vivantes ou artificielles).

La première et la dernière de ces quatre méthodes, quand elles sont employées avec appâts artificiels, sont les plus élégantes et les plus sportives.

RYVEZ.

La Cuisine

Macédoine de Fruits

Bien souvent, vous êtes embarrassés pour servir des fruits, surtout au début de la saison. Les quelques variétés : cerises, groseilles, framboises, fraises qui vont commencer à apparaître dans notre région ne sont pas toujours d'une fraîcheur irréprochable, en raison de la chaleur et du séjour dans les paniers.

Il est difficile, quelquefois, de présenter un assortiment de ces fruits, soit que le nombre des convives ne soit pas assez grand, soit que les fruits ne soient pas toujours d'une belle venue. Vous tournerez la difficulté par la macédoine.

Dans quelques jours, vous allez avoir à profusion des groseilles, des cerises, des fraises et des framboises. Lavez, sauf la framboise, ces fruits à l'eau froide. Egrenez vos groseilles, coupez vos cerises en deux, ainsi que les fraises, si celles-ci ne sont pas trop grosses, où, si elles sont grosses, en trois ou quatre. Mettez dans une grande jatte, ajoutez vos framboises, un peu d'eau, sucre en poudre assez bien, et aromatisez avec du kirch, rhum ou cognac et évidemment, si vous avez du marasquin ou du champagne, mettez-en de préférence au kirch, rhum ou cognac.

Au moment des pêches, vous avez le raisin, l'abricot, l'amande verte et la noix verte.

L'hiver, la pomme, la poire, la banane, l'orange et la noix.

Vous voyez qu'en toute saison vous pouvez vous en sortir honorablement.

La macédoine doit être rafraîchie avant d'être servie. Si vous n'avez pas de glace, mettez votre jatte dans un endroit bien frais pendant une paire d'heures.

LE COQ.

Un pays où il fait chaud

Savez-vous quelle est la région du monde où il fait le plus chaud ? La question est d'actualité au moment où, brusquement, la chaleur vient de devenir un sujet de conversation.

D'après le « Monthly Weather Bureau » des Etats-Unis, la Death Valley, vallée désertique située aux confins de la Californie et de l'Etat de Nevada, détiendrait ce record. Le 10 juin 1913, on y a relevé 57°2 sous abri, ce qui constitue la plus haute température observée jusqu'ici dans le monde entier avec les garanties de précision voulues.

Dans la Death Valley, pendant les mois de juin, juillet et août, la température ne descend guère, pendant la journée, au-dessous de 38°. En juillet 1917, la moyenne fut de 41°9. L'eau est fort rare, bien entendu, dans cette région : il n'en tombe pas 5 centimètres par an.

Aussi, les blancs ne séjournent-ils que fort peu de temps dans ce pays malsain, bien que fort pittoresque. On n'y trouve actuellement que quelques mineurs et une entreprise agricole qui y exploite l'alfa, dont elle obtient quatre récoltes par an. Il y a aussi, dit « La Nature », quelques indiens appartenant à des tribus en voie d'extinction rapide.

Au Concours de Musique - Le Jury

— Vous ne trouvez pas, maître, qu'il joue dans un mouvement 6 fois trop rapide.
— Tant mieux, mon ami, comme ça on pourra déjeuner à l'heure.

CONNAISSANCES UTILES

POUR REPARER LES MANCHES DE PARAPLUIES ET D'OMBRELLES. — Lorsque la poignée de votre parapluie commence à se desceller, enlevez la complètement en tirant à vous très fortement. Recueillez les petits brins de ciment qui viennent avec le manche. Pulvérisez-les avec un marteau à travers un papier plié en double : mélangez deux à trois pincées de fleur de soufre : versez cette poudre dans le trou de la poignée. Donnez quelques coups de lime à la tige de votre parapluie. Faites chauffer cette tige assez fortement, enfoncez-la toute chaude dans votre poignée tenue bien verticale appuyée sur une table : elle pénétra en grésillant : poussez avec force jusqu'à l'endroit où elle devait être. Retournez votre parapluie, frappez-le contre le sol, enlevez les bavures de ciment. Si la tige est suffisamment chaude, la réparation se fait sans peine.

POUR ASSAINIR L'AIR D'UN APPARTEMENT. — Voulez-vous purifier l'air d'un appartement, mettez dans une chambre une cruche d'eau, et en quelque temps elle aura absorbé presque tout les gaz respirés : l'air de la pièce sera devenu plus pur, mais l'eau sera complètement souillée. Plus l'eau est froide, plus grande est sa capacité pour contenir ces gaz. A la température ordinaire, un seau d'eau absorbera deux litres d'acide carbonique et plusieurs litres de gaz ammoniac. La puissance d'absorption est deux fois plus grande quand l'eau est à la température de la glace. En conséquence, l'eau gardée un certain temps est impropre à cet usage.

MOYEN D'ENLEVER AUX PANTALONS LA FORME DU GENOU. — Au bout de quelque temps qu'un pantalon de drap a été porté, il prend la forme du genou, de telle sorte que, lorsqu'on est debout, il présente une bouffissure, cest vilain à lœilaaa